L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DU CONSEIL GENERAL ET DE LA PREMIERE MUNICIPALITE—NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 3 AVRIL 1849.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
No. 83, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 3 AVRIL 1849.

ÉLECTIONS.

Le plus grand calme a présidé hier aux élections municipales. On ne voyait nulle part cette animation qui caractérise les grandes luttes de parti. Nous nous bornerons à présenter un tableau des votes obtenus par les différens candidats. Les whigs ont la majorité dans le Conseil General et dans les Conseils de la 1re et de la 2me Municipalité. En somme, le résultat est très satisfaisant pour nos amis, comme on peut s'en convaincre par les chiffres suivans :

PREMIERE MUNICIPALITÉ.

CONSEIL GÉNÉRAL.

C. Rosselius,	1460 voix	Elu
J. Bent,	1399	Elu
R. Vionnet,	1258 "	Elu
L. Sorgo,	1202 "	Elu
E. Sigur,	1164	
D. Augustin,	1137	
Ph. Wolman,	1064	
T. N. Blake,	942	
L. J. Harris,	486	

Conseil Municipal.

1er district—R. W. Montgomery,	234	Elu
L. C. Duncan,	234	Elu
R. Hagan,	191	Elu
C. M. Emerson,	170	
2ème dist — *R. Richardson,*	134	Elu
Wm Silk,	118	Elu
Wm Loughlin,	98	
J. H. Morrison,	73	
3ème dist — J. Lanata,	277	Elu
A. Mazureau,	250	Elu
J. Michel,	30	
4ème dist — J. L. Fabre,	294	Elu
P. Blanque,	289	Elu
L. F. Bureau,	204	
J. F. Bercier,	61	
5ème dist — *E. Wiltz,*	235	Elu
G. Clarke	146	Elu
F. Calongne,	139	
E. M. Crocat,	135	
6ème dist — E. Cornet,	477	Elu
J. A. Hommeval,	277	Elu
A. Derbès,	360	Elu
J. Barnes,	263	
J. Crôtz,	118	
7ème dist — *A. Dupre,*	198	Elu
Ch. Jumonville,	192	Elu
E. Barthe,	69	

N. B. — Les noms des démocrates sont imprimés en italiques.

SECONDE MUNICIPALITÉ.

Conseil-General.

Geo. Atlan, whig, elu.
J. E. Caldwell, whig, élu.
Wm C. Tompkins, whig, élu.
Nathan Jarvis, whig, élu.

Conseil-Municipal.

1er District—Wm H. Cook, whig
J. M. Bell, démocrate
2e District—A. Renshaw, whig
Jas Golding, do
3e District — John Leede, do
R. W. Simms, do
4e District — M. Eastman, do
D. S. Clark, do
5e District — A. Montague, do
F. Lawrason, do
6e District — S. J. Peters, do
D. Dana, do
J. R. Walsh, do
7e District — C. Boquineau, démocrate
J. Stewart, do
J. M. Cormick, do

TROISIEME MUNICIPALITÉ.

CONSEIL GÉNÉRAL.

Junius Beebe.
M. Vandegrift.
Th. Theard.
P. Maccoy.
J. Culverson.

N. B. Nous n'avons pu apprendre lequel des deux défiants candidats a été élu.

Conseil Municipal.

1er District—J. L. Wetzer,
F. G. Guerin,
J. F. Coats.
2e District—D. Beebe,
Hooper,
B. Olivette.
3e District—P. S. Waltz.
Collins,
Flanders
4e District—Jos. Sessmon.
Page.

BANQUE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE — Le 23 mars, M. Guna, au nom de l'ancienne direction de la Banque de l'Etat de la Louisiane, avait soumis au quatrième Cour de District d'une motion tendant à faire nommer contradictoirement avec l'Etat et ses nouveaux administrateurs, des auditeurs chargés d'examiner les livres de la Banque, et de faire un rapport sur les ressources constituant l'actif de cette institution. La motion a été appelée hier devant le juge Strawbridge, et a donné lieu à des plaidoiries extrêmement intéressantes. L'avocat général s'est présenté au nom de l'Etat, et M. J. R. Grymes, au nom des défendeurs. La Cour a décidé que chaque partie nommerait de matin des experts, dans le cas où elles ne se conformeraient pas à cet ordre, la Cour désignera elle-même ces auditeurs.

NOUVELLES D'EUROPE.

Les nouvelles apportées par le dernier steamer ont été résumées sommairement aux journaux de New-York et de Baltimore sous forme de dépêche télégraphique. Le *Canada* est arrivé à Halifax le 22 mars, à 9 heures du soir, après avoir été retenu quinze heures en dehors du port par l'une des bourrasques les plus terribles que l'on ait mémoire ressenties sur les côtes de la Nouvelle Ecosse.

FRANCE — L'élection de l'Assemblée législative et le jugement des insurgés de mai et de juin par la haute cour de justice, siégeant à Bourges, sont les deux événemens qui préoccupent exclusivement l'esprit public en France. Tous les prisonniers d'Etat ont été transportés à Bourges, et le gouvernement a concentré un grand nombre de troupes pour protéger les délibérations de la cour. Les chefs d'accusation actuellement contre les prisonniers, ont été publiés dans le journal officiel et reproduits par les autres organes de la presse. Il paraît que Lacombe est revenu en France et s'est constitué prisonnier. On croit qu'il sera condamné ainsi que Lucien. Le gouvernement se propose d'envoyer aux Iles Marquises ceux des accusés qui seront condamnés à la transportation. La cour a été organisée le 7 mars. On a remarqué au banc des sténographes des *reporters* venus tout exprès des Etats-Unis.

Le célèbre Vidocq est l'un des témoins. Lamartine, Arago, Marrast devront également déposer. Il y aura plus de deux cents témoins.

La question brûlante a été évoquée à la tribune de l'assemblée nationale. La séance du 8 a été remplie par un débat plein d'intérêt sur l'attitude que doit prendre la France vis-à-vis de Rome et de la Toscane. Lamartine, Drouin de Lhuys, Ledru-Rollin, le général Cavaignac et quelques autres membres distingués de l'Assemblée se sont succédé à la tribune et ont prononcé de remarquables discours.

Le bruit courait à Paris que le gouvernement avait résolu de faire revenir d'Otahiti les troupes qui forment la garnison de cette île.

On assure dans les salons de Paris que le général Cavaignac est sur le point d'épouser Mme Baudon, veuve de l'ancien receveur général de ce nom. La fortune de Mme Baudon est évaluée à trois millions de francs.

ITALIE — La révolution est complète en Toscane. La république a été proclamée à Livourne. Florence s'est jointe à Rome pour former une grande république centrale. Le grand duc a protesté contre les événemens de Toscane et a adressé une note aux diverses puissances de l'Europe pour les engager à ne pas reconnaître le nouveau gouvernement.

Le Piémont s'est décidé à intervenir dans les affaires de la Toscane pour empêcher la guerre civile et s'opposer à l'intervention autrichienne.

Les troupes de la Sardaigne et de l'Autriche se sont rapprochées jusqu'en plus en plus et ajoutent à la coalition générale qui règne depuis le pied des Alpes jusqu'à la Méditerranée.

Tout est bouleversé à Turin. Un mouvement républicain s'accentue à Gênes. L'Italie entière est ébranlée d'une extrémité à l'autre. Sous la prudente réserve de la France et de l'Angleterre, un incendie général aurait déjà éclaté dans la péninsule italique.

PORTUGAL — Le prince de Canino a été élu vice-président de la république de Rome.

Le pape, après avoir balancé entre une abdication et l'intervention des puissances étrangères, s'est enfin, dit-on, adressé à l'Autriche pour faire rentrer le pouvoir temporel. On assure que l'Espagne a promis à Sa Sainteté une division de dix mille hommes pour l'aider à rentrer dans Rome. Aux dernières dates, les ministres romains avaient annoncé à l'Assemblée que l'Autriche, l'Espagne et Naples allaient se unir pour renverser la république et replacer Pie IX sur le trône pontifical.

AUTRICHE—La guerre entre les Autrichiens et les Hongrois se poursuit avec des succès divers dans le Sud de la Hongrie. La population allemande, voyant que les insurgés dévastaient le pays pour mieux se défendre, a appelé les Russes à son secours. Plusieurs batailles partagées ont eu lieu dans le voisinage d'Oilau; l'une d'elles a duré deux jours et a été extrêmement sanglante; la victoire est restée aux troupes impériales. Les insurgés sont au nombre de 140,000 hommes.

L'Autriche, tout en travaillant à la soumission de la Hongrie, ne perd pas de vue l'Italie. Elle a envoyé à Ferrare un corps de troupes qui s'est emparée de cette ville et y a levé une contribution de 200,000 *scudi*, qui a été immédiatement versée entre les mains du trésorier du pape.

L'Autriche se propose, dit on, d'envahir, de concert avec Naples, les Etats pontificaux.

Les dernières nouvelles de Vienne sont du 4 mars; elles confirment ce que nous avons dit de la victoire des Autrichiens sur les Hongrois dans le voisinage d'Oilau.

PRUSSE—Le roi de Prusse a ouvert les chambres le 26 février. Son discours n'offre rien de saillant.

DANEMARK.—Les Danois réunissent des forces considérables à Kolding: ils sont à la veille de reprendre les hostilités. Il est douteux cependant que les parties belligérantes en viennent aux mains. Le droit du Danemark aux duchés du Schleswig-Holstein sera selon toute probabilité reconnu.

RUSSIE.—La garde impériale, qui n'était pas sortie de St Pétersbourg depuis 1831, a quitté dernièrement cette capitale pour se diriger sur la frontière prussienne. Elle se compose de 52,000 hommes. On croit qu'elle a reçu l'ordre de surveiller d'une part les Polonais, et de soutenir de l'autre les Autrichiens dans leur lutte contre les Hongrois.

Le czar a fait publier une note dans laquelle il déclare qu'il veut s'en tenir rigoureusement au traité de 1815, et que la violation de l'une des clauses de ce traité sera considérée par lui comme un *casus belli*.

La Russie a refusé de recevoir dans ses ports les navires du Schleswig-Holstein, à moins qu'ils ne se présentent sous pavillon danois.

L'anniversaire de la révolution de février a été célébré avec pompe dans l'Eglise de la Madeleine. Au moment où le président sortait de l'église, des chefs du club se sont écriés : "A bas les ministres!" A bas les traîtres!" mais leur voix a été couverte par les cris de : "Vive la République!" "Vive Louis-Napoléon!"

Le *Moniteur* annonce que le président, à l'occasion de l'anniversaire du 24 février, a amnistié un grand nombre de prisonniers militaires et a commué la peine de beaucoup d'autres.

De graves désordres ont éclaté à Lyon le 19 et le 20 février.

Le président et les ministres ont, dit-on, pris la résolution de ne pas recevoir les délégués envoyés à Paris par la République Romaine.

CANADA—Rien que le gouvernement n'ait pas encore signé le "bill d'indemnité", l'agitation populaire s'accroît au Canada. La ratification du gouverneur serait peut-être le signal d'une explosion générale. L'indignation des torys est grande contre les ministres qui ont présenté le projet de loi au parlement provincial. Le 22 mars M.M. Baldwin, Blake et McKenzie ont été brûlés en effigie à Toronto. Les mannequins ont été d'abord promenés dans les rues de la ville; le cortège se composait de plusieurs milliers de personnes. La populace a attaqué plusieurs maisons et la police a dû intervenir. Il y a eu plusieurs blessés.

Ces troubles sont graves. Les mécontens se recrutent dans les rangs des torys, des *loyalistes*, comme ils s'appellent, de ceux-là qui soutiennent énergiquement la domination anglaise en 1837. Si le gouverneur comprend les intérêts qu'ils sont confiés, il ne se hâtera pas de signer le bill d'indemnité. Les symptômes du présent sont assez menaçans pour qu'il s'abstienne d'agir avant d'avoir reçu des ordres positifs d'Angleterre.

M. BIDLACK, chargé d'affaires des Etats-Unis à Bogota, est mort dans cette ville le 6 janvier dernier.

MAITRES DE POSTE—Une dépêche télégraphique transmise aux journaux du Sud annonce que soixante maîtres de poste viennent d'être nommés pour l'intérieur de la Pennsylvanie. M. Robert Morris sera maître de poste à Philadelphie et Robert Forward ou Samuel Rosenberg à Pittsburg.

THÉATRE D'ORLÉANS.

Le beau rôle de M. et Mme Sage.

La lettre du *Courrier des Etats Unis*, qui nous avait été signalée et dont nous avons fait le sujet de notre post-scriptum de samedi, ne nous a point paru telle qu'on nous l'avait dépeinte à bord; par conséquent rien ne nous empêchera de remplir le devoir de notre chronique, et nos lecteurs nous permettront de ne point en parler ici et d'en venir de suite à ce qui s'est passé depuis notre dernier feuilleton.

Et d'abord puisqu'il s'agit encore du bénéfice, nous dirons que le moïol, pour lequel ceux-ci commencent de se bonne heure, nous a été découvert, il est des plus naturels et nous sommes heureux d'avoir à l'enregistrer. Il paraît que, cette année, la direction accorde plus de représentations bénéficiaires que l'an dernier et dès lors s'est trouvée dans l'obligation d'en avancer l'époque afin que tous les bénéfices puissent être donnés avant la clôture de la saison théâtrale. C'est cet fâcheux pour quelques-uns des artistes, chacun sait en effet que, sauf des cas exceptionnels, le produit des bénéfices n'est point assuré et que le public peut par son abstinence, refuser de sécher la présentation cette lettre de change tirée sur sa bienveillance. Le bénéfice est donc pour celui qui l'obtient, une chose tellement aléatoire, que nous nous sommes souvent demandés comment un artiste pouvait refuser ses prévenances d'émoluments sur la simple certitude d'avoir droit au bénéfice. Il est vrai que chacun se flatte de satisfaire assez le public pour obtenir une chance favorable, et ainsi l'amour-propre de l'artiste le met quelquefois à la merci de l'agent dramatique qui a au habitement caressé cette corde sensible.

Ces réflexions nous ont été inspirées par l'aspect du nombre restreint de spectateurs assis ces jours-ci devant le cadre de Mme et M. Sage. Mais, si cette représentation n'a pas été satisfaite sous le rapport de la recette, il est douteux que l'accueil qui leur a été fait, n'ait point dépassé leurs plus ambitieuses espérances. La soirée de dimanche a été en effet une de ces fêtes charmantes dont le cœur et l'esprit gardent longtemps le doux souvenir. Il faut y avoir assisté pour comprendre la chaleur des applaudissemens, les fleurs jetées à chaque moment sur l'heureuse Mme Sage, les cadeaux envoyés à plusieurs reprises, diamant monté en broche et robe achetée par souscription; mouchoir de batiste et bourse pleine, cachés sous les fleurs et envoyés par des dames connues pour être dignes de l'artiste et du public. Il est impossible de ne point reprendre à cette attitude des spectateurs; ils ont prouvé qu'ils savaient rendre justice entière au zèle et à l'intelligence et tenir compte des efforts faits pour leur plaire, à quelque rang qu'on soit placé dans la hiérarchie dramatique.

Cette entrée, du reste, est féconde en enseignemente et le second acte de l'*Eclair* a été pour le Dr. Deury et surtout Mme Berton le prétexte d'une véritable ovation. Accueillie à son entrée par de nombreux bravos, l'heroïne a été couverte de fleurs pendant le grand duo et celui-ci ne put qu'à peine s'achever au milieu des salves d'applaudissemens. Ils reprirent avec une nouvelle fureur à la chute du rideau, et, circonstance bien rare dans les fastes dramatiques, la toile dut être relevée pour que L. Fleury et Mme Berton vinssent redire la fin de leur duo.

Il est évident pour tous que cette chaude réception ne s'adressait pas seulement au chanteur d'Henriette; le public fêtait une artiste aimée qui n'avait pas entendue depuis quelque temps et l'a remercié d'avoir si gracieusement prêté son concours au bénéfice d'une camarade. D'autres causes peut-être ont encore contribué à ce triomphe; nous les ignorons et n'avons rien appris d'assez positif pour en faire mention.

Mme Sage, comme nous l'avions annoncé, s'est vaillamment attaquée à un rôle de Dugazon ou patoit de Déjazet. Le succès a pourvu couronné son audace et ce que nous avons aperçu dans le jeu toujours de l'artiste nous autorise à lui dire que cette voie est la véritable pour elle, pouvu qu'elle parvienne à faire taire complètement ces battemens du cœur qui décèlent si timide, Madame!, rappelez-vous que : *bon sang ne saurait mentir.*

Cette boutte du *Moulin à paroles* a été suivie d'un acte et ce que nous avons dit, au début de Caussou donc des *trois dimanches*.

D'abord c'est Tirol, c'est-à-dire Paris avec ses grisettes folles et sentimentales, ses jardins publics, ses musiques si vives, si belles surtout de dimanche; ici l'action languit; on respire la brouillard et surtout l'intolérance anglicane, qui pour quelques mots d'un enfant, jette une pauvre gouvernante qu'un enlèvement pour le bon moïol Gretna Green, a transportée en plein désespoir dans les usages britanniques, regrettant Paris, leur beau Paris!..... puis, comme les hirondelles au printemps, revenient y chercher leurs nids et leurs ébats joyeux. *Les époux*, de par le Forgeron Ecossais, arrivent et pour prix de leur retour aux usages gaiants de Paris, apprennent la rupture légale de leurs mariages, que leurs infidèles ont fait prononcer pour en contracter de nouveaux..... avec leurs anciens maris.

Nous espérons que nos lecteurs nous auront fait l'honneur de ne pas comprendre cet aperçu de la pièce et qu'intrigués par l'obscurité du compte-rendu, ils iront la voir à la première nuit, ne fût-ce que pour entendre Mécobant parler anglais. C'est une variante à ce type unique qu'il reproduit avec une fidélité fatigante parfois. Nous ne dirons rien de Marie, si de Montamier; ils jouent dans la pièce et s'en tient dire. Nous avons même remercié dans le jeu de Marie des nuances dont les Parisiens seuls peut-être pourront apprécier la vérité; ce sont de ces riens qui dénotent une grande observation et entrent pour beaucoup plus qu'on ne le croit généralement dans le talent de la comédienne.

Mmes Richer et Sage ont fort bien rempli leurs rôles; quant à M. Mathieu, il perd depuis quelque temps; il a déjà défiguré l'argentier dans *Ne touche pas à la Reine* et peu satisfait de ce beau tour de force, il a donné, dimanche, l'oncle Poirard, les allures d'un Robert-Macaire de bas étage; une semblable persistance dans la voie de grossièreté nous a étonné chez un artiste qui n'en est plus à faire ses preuves de goût et d'intelligence. Nous ajouterons aussi que M. Chol, qui a été convenable comme jeu et parfait comme comédie au 3e acte, a été complètement faux au 1er. Calasor est un coureur de gravettes, d'accord; mais ce n'est ni peut être un pantin. En exagérant, comme M. Chol l'a fait, certaine défaite de Nemo, ce jeune artiste tombe dans un excès dont il lui sera difficile de se corriger s'il y persévère.

Si nous n'avons, comme on le voit, rien de bien saillant à récapituler, en revanche nous sommes riches en nouvelles théâtrales, si riches que nous sommes obligés de faire un choix: Ainsi nous annoncerons, en premier lieu, une comédie de ce charmant écrivain qui signe L. Placide Canonge; cette bluette qu'a inspirée l'esprit si délicat et si fin de Musset, sera donnée au bénéfice de M. Fiot. Plus tard, M. Canonge doit nous convoquer à un grand drame, dont nous n'osons dire ce que nous pensons; la collaboration dont cet auteur vient bien honorer la JOLETTE, nous rendrait peut-être suspecte, en louant la pièce, malgré tous les éloges que cet écrit mérite réellement. Et puis nous avons encore à signaler la prochaine apparition d'un opéra, intitulé Sardanapale et dû au talent parfait de M. Curio; les paroles de cette œuvre, vraiment remarquable, sont, disent les indiscrétions, tombées de la plume d'une dame! c'est plus qu'il n'en faut pour éveiller la curiosité.

JACQUES DE R....

Chronique Locale.

—J. Rodgers et J. Murray ont été envoyés hier par le recorder Genois pardevant le 1er Cour de District, sous l'accusation d'avoir assailli G. Barton et sa femme.

VOL—Un nommé J. Rourke a été arrêté hier dans la Première Municipalité, comme ayant volé une pièce de calicot. Nous n'avons pu savoir au détriment de qui le vol a été commis.

INCENDIE.—Hier à 5 heures le feu a pris au café de Hawkins et Riley, rue St-Charles, vis-à-vis le Commercial Exchange. La maison a été entièrement détruite, ainsi que deux petites bâtisses avoisinantes. Aucune assurance ne reposait sur la propriété incendiée.

AU RÉDACTEUR.

QUELQUES MOTS DE RÉPONSE A M. X.

Monsieur,

Vous me faites dire des choses que je n'ai pas eu l'intention de mettre dans l'article que l'*Abeille* a publié le 28 mars dernier.

Je n'ai jamais pensé, et par conséquent je n'ai pas pu écrit : *que sans les langues mortes il n'y eût pas d'éducation — que la connaissance des langues mortes est le condition indispensable de l'existence intellectuelle,—que faute de les étudier l'intelligence s'atrophie et disparaît*—Je n'ai pas même affirmé *qu'il fallût prendre les langues mortes pour base unique d'un système d'éducation populaire*, etc, etc.

Je ne vous ferai pas l'injure, Monsieur, de croire que vous n'avez forcé et dénaturé ma pensée qu'afin d'avoir plus facilement raison de moi; j'aime mieux me figurer que si je n'ai pas été compris par vous, c'est que je ne me suis pas exprimé assez clairement. Comme je tiens qu'on saisisse mes idées et rien que mes idées, je vais me répéter, en tâchant d'être moins obscur que la première fois.

J'ai cru jusqu'à présent qu'un peuple n'était pas seulement grand par son commerce, par son industrie et même par les libertés dont il jouit; je le croyais aussi toujours imaginé qu'il était encore grand par ces monumens littéraires qu'ont si glorie iant qu'il existe et qui perpétuent sa mémoire quand il a passé.

Or une littérature ne s'improvise pas. Elle doit avoir comme fondement des élemens étrangers. Ces élémens sont pour moi dans les deux littératures, grecque et latine, qui renferment, bien mieux que les littératures modernes, des chefs-d'œuvre en tout genre qu'on ne saurait trop imiter.

Si donc les Etats-Unis qui ont déjà si manifestement prévisagés par la Providence; qui, dans l'espace d'un demi-siècle, ont, sous certains rapports, plus fait pour les progrès de l'humanité que bien des nations de l'Europe pendant des siècles tiennent, eux aussi, à avoir une littérature nationale, il faut bien qu'ils favorisent et qu'ils encouragent l'étude et le développement des langues anciennes.

J'ai appris par la brochure du docteur Dalzay qu'on enseignait le latin dans les écoles publiques de la Louisiane, et je ne me repentpas, même après avoir la vive réflexions, d'avoir adressé ce sujet de mon humble opître, des compliments bien sincères aux hommes distingués qui ont eu l'esprit et le bon sens d'établir cette branche d'études dans l'enseignement donné gratuitement aux enfants de tous les citoyens.

Que l'enseignement des langues mortes, distribué dans *ces Public High Schools* lui plus populaire que comme dans des écoles élémentaires—je n'en pas pour gen pas pas la question. L'important, c'est qu'on admette en principe l'utilité du latin et du grec, alors même que l'application qui pourrait en être faite actuellement serait défectueuse; ce qu'il ne m'appartient pas au reste d'examiner ici.

Il paraît, Monsieur, qu'on a parfaitement compris dans la Louisiane que l'enseignement public, étant un intérêt civil du premier ordre, ne pouvait être étranger à la sollicitude de l'Etat. En effet, si l'éducation des enfans intéresse un intérêt privé des familles, il importe à une république que toutes ses positions politiques et sociales, que tous les services publics, que toutes les professions manuelles, soient assurées d'un recrutement honorable et intelligent. Dans l'intérêt même de la grandeur et des progrès de la matérielle d'un peuple, il est besoin de maintenir et d'encourager, par le travail et la science, une aristocratie d'intelligence qui s'élève en même temps que la nation s'élève, aristocratie toujours ouverte et renouvelée de toutes les classes de la société, qui, loin d'être incompatible avec les mœurs démocratiques d'un peuple, en est au contraire favorable à l'égalité républicaine, puisqu'elle se recrute indistinctement dans toutes les classes de la société.

C'est dans ce sens que j'ai dit qu'il a fait adopter *certains principes généraux pour une éducation commune et franchement républicaine*, et comme en définitive ce n'était m à dire, si ce n'est que tous ceux qui ne peuvent pas devenir magistrat ou tenteur de livres, agriculteur ou maçon, médecin ou charpentier, avocat ou capitaine de navires, n'était logique, et la république distribuait une éducation en commun, qu'on donnât à tous la faculté d'apprendre les langues mortes ou bien qu'on ne la donnât à personne. Je maintiens encore tout cela.

Je regrette les langues mortes comme un *des moyens les plus efficaces pour des études lorées et sérieuses*. Les littératures anciennes ont cet le point de départ, se point d'appui de toutes les bonnes littératures modernes, de la littérature française en particulier. Mais je ne vais pas jusqu'à dire que, sans grec et sans latin, c'en est fait de l'éducation populaire, je veux encore moins renouveler les lemmes ennemis bourrées de grec et de latin, dont Molière se moquait si bien.

Je n'ignore pas qu'il y a des hommes qui n'ont appris ni grec ni latin et qui se sont pourtant fait de grands noms littéraires. Berenger, par exemple, un de nos plus illustres poètes, n'a jamais su que le français. Mais, ceux qui déclaimeht contre l'étude des langues mortes ne se doutent certainement pas combien elles servent à cultiver, à agrandir l'esprit. Ils ne savent pas de quelle précieuse ressource elles sont pour capitiver et pour rendre sérieux l'enfant ou l'adolescent actuellement léger, naturellement inattentif, naturellement frivole.

Je citerais ce que sur cent enfants, il y en aura quatre-vingt-dix, quatre-vingt-dix-neuf, si vous le voulez, qui, devenus hommes, ne liront plus un mot de grec et de latin. Mais qu'importe? Convérons-nous, à vingt ans, la saveur du latin que nous avons été au sein de nos nourrices! Et ce fait pourtant n'a-t-il pas été l'élément le plus bienfaisant de notre développement physique?

Je sais bien, Monsieur, que tous mes raisonnements vous toucheront peu—vous autant qui avez observé : *que, généralement parlant, il y a chez les crédits moins de sens, moins de fausse, et très souvent moins de rectitude de jugement et moins de vigueur d'esprit que chez les masses; qu'apprendre une langue étrangère, ce n'est pas seulement une peine mais une perte de temps; qu'il résulte des études trop répandues du grec et du latin un inconvénient réel sinon un danger, etc, etc.*

Seulement, Monsieur, vous auriez dû, ce semble, quand vous affirmez : *"que la lecture assidue des rhéteurs et des sophistes de la Grèce et de Rome ne doit pas contribuer à donner des idées justes, des notions saines et vraies des choses*, faire quelques réserves et citer les honneurs et les amphithéâtres dont vous entendiez parler. On pourrait supposer que vous êtes trop familiser avec les écrits de Demosthène, de Platon, de Plutarque; de Cicéron, de Tacite, de Sénèque le philosophe (et je ne vous parle que de quelques prosateurs) pour ne pas avouer qu'il n'y a rien de plus sévère et de plus pur que leur morale.

Je n'ai pas sain non plus très bien le rapport qu'il y a entre deux de vos affirmations; d'une part vous prétendez que dans votre esprit *il n'est nullement question de proscrire les langues mortes* et d'autre part vous traitez ces mêmes langues *d'inutiles et que si elles n'ont même pas le mérite d'être amusantes*—Si ce sont des futilités pourquoi donc ne voudriez-vous pas les proscrire!

J'ai hâte de terminer cette lettre, Monsieur; mais auparavant permettez-moi de vous faire observer que si je crois à l'utilité du grec et du latin pour une instruction variée et solide, ce n'est pas parce que je suis professeur, comme vous semblez le faire entendre.

M de Lamartine, qui n'a jamais été professeur, fut, il y a quelques années, amené à la tribune de la chambre des députés pour réfuter des hommes d'ailleurs distingués, qui proposaient de ne plus exiger la connaissance des langues mortes pour les élèves qui se destinaient aux écoles militaires (Saint-Cyr et école polytechnique)—Je ne viens pas, dit-il, défendre ces langues que vous appelez mortes et que j'appelle, moi, les LANGUES IMMORTELLES, elles se défendent d'elles-mêmes.....Et il se prononça, bien entendu pour l'étude *obligatoire* des langues mortes et dans le même sens que les deux Grenoz, Villemain, St-Marc-Girardin, Jeanelle, pour défendre la même thèse.—Les lois que j'ai citées sur le même sujet dans le cri-DELET ne sont sans doute que un souvenir confus, qu'un pâle reflet de tout ce qui fut dit alors par tous ces hommes éminents—S'ils étaient phénomènes, c'est parce que leurs paroles répandaient admirablement des avis généraux et à des sentimentis qui dominent encore en France.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

LOUIS DUFAU.

FEUILLETON.

LES CONFIDENCES.

Graziella.—(Suite.)

Je rentrai en silence dans ma chambre. Je me jetai tout habillé sur mon lit. J'essayai de lire, d'écrire, de penser, de me distraire par quelque travail d'esprit pénible et capable de dominer mon agitation. Tout fut inutile. L'agitation intérieure était si forte que je ne pus avoir deux pensées, et que l'accablement de mes forces ne put pas amener le sommeil. Jamais l'image de Graziella ne m'avait apparu plus belle et plus charmante et aussi obstinée devant les yeux. J'en jouissais comme de quelque chose qu'on voit tous les jours et dont on ne sent la douceur qu'en la perdant. Sa beauté même n'était rien pour moi jusqu'à ce jour; je confondais l'impression que j'en ressentais avec l'effet de l'amitié que j'éprouvais pour elle, et de celle que sa physionomie exprimait pour moi; je ne savais pas qu'il y eût tant d'admiration dans mon attachement; je ne soupçonnais pas le moindre passion dans sa tendresse.

Je ne me rendis pas bien compte de tout cela, même dans les longues circonvolutions de mon cœur pendant l'insomnie de cette nuit. Tout était confus dans mes douleurs comme dans mes sensations. J'étais comme un homme étourdi d'un coup soudain, qui ne sait pas encore bien d'où il souffre, mais qui souffre de partout.

Je quittai mon lit avant qu'aucun bruit se fît entendre dans la maison. Je ne sais quel instinct me portait à m'éloigner pendant quelque temps, comme si ma présence eût dû troubler dans un pareil moment le sanctuaire de cette famille dont le sort s'agitait ainsi devant un étranger.

Je sortis en avertissant Beppo que je ne reviendrais pas de quelques jours. Je prisai machinalement la direction que mes tracèrent mes premiers pas. Je suivis les longs quais de Naples, le côté de *Rémis*, de *Portici*, les pieds du Vésuve. Je pris des guides à *Torre del Greco*; je couchai sur une pierre à la pêre de l'ermitage de *San Salvatore*, au confins où la nature habitée finit et où la région du feu commence. Comme le volcan était depuis quelque temps en ébullition et lançait à chaque secousse des nuages de cendres et des pierres que nous entendions rouler le nuit jusque dans le ravin de lave qui est aux pieds de l'ermitage, mes guides refusèrent de m'accompagner plus loin. Je montai seul; je gravis péniblement le dernier cône en enjambant mes pieds dans une cendre épaisse et brûlante qui s'ébouloit sous le poids de l'homme. Le volcan grondait et tonnait par momens. Les pierres calcinées et encore rouges que je ramassais du pied et la autour de moi en s'éteignant dans la cendre. Rien ne m'arrêta. Je parvins jusqu'au rebord extrême du cratère. Je m'assis. Je vis lever le soleil sur le golfe, sur la campagne et sur la ville ébloumante de Naples. J'en jouissais et froid à ce spectacle que tant de voyageurs viennent admirer de mille lieues. Je ne cherchais dans cet immense cadre de lumière, de mers, de côtes et d'édifices frappés du soleil qu'un petit point blanc au milieu du vert sombre des arbres, à l'extrémité de la colline de Pausilipe. Je croyais distinguer la chaumière d'*Andrea*. L'heure m'empêchait de distinguer et embrasser l'espace, la nature entière me composa pour lui que de deux ou trois points semblables au point de toute son ame absorbée. Otez de la vie le cœur qui vous aime, qu'y reste-t-il? Il en est de même de la nature. Effacez-en le cœur et la maison que vous pouvez cherchant ou que vous vous y peuplent, ce n'est plus qu'un vide éclatant où l'œil se plonge sans trouver si fond ni repos. Pour cela, pour cela seulement les plus sublimes scènes de la création sont moins intéressantes d'un coil au milieu des voyageurs! C'est que chacun porte avec soi son point de vue. Un nuage sur l'horizon, un cœur de plus dans la terre qu'on nuage sur l'horizon. Le spectacle est dans le spectateur. Je l'éprouvai.

Je regardai tout, je ne vis rien. En vain je descendis comme un chamois, en vain je retentais aux pointes des laves refroidies, jusqu'au fond du cratère. En vain je franchis des crevasses profondes d'où la fumer et les flammes rampantes s'étouffaient et se brûlaient. En vain je contemplais les grands champs de scorie et de verre cristallisés qui ressemblaient à des glaciers couverts par ces haleines du feu. Je restai aussi froid et l'admiration qu'on m'avait dite m'était ailleurs, je voulais en vain m'en rappeler.

Je redescendis le soir à l'ermitage. Je congédiai mes guides, je retins à travers les vignes de Pompéia. Je passai un jour entier à me promener dans les rues désertes de la ville engloutie. Ce tombeau, ouvert après deux mille ans et tiédi au soleil des rues, ses monumens, ses arts, ses lames aussi intensibile que le sceye. L'antiquité ne rendit rien à ces balayage depuis tant de siècles par le vent de Dieu qui vile ne me parlait plus au cœur. Je fouiais sous mes pieds cette poussière d'hommes dans les rues de ce qui fut une ville avec autant d'indifférence que des amas de cendres et de lave roulées par la mer sur ses bords. Le temps est le même partout qui déborde, comme l'autre mer, de nos débris. Il ne peut pas pleurer sur tous. A chaque homme ses douleurs, à chaque siècle sa pitié; c'est bien assez.

En quittant Pompéia, je m'enfonçai dans les gorges boisées des montagnes de Castellamare et de Sorrente. J'y vécus quelques jours, allant d'un village à l'autre, et me faisant guider par les chevriers aux sites les plus pittoresques de ces montagnes. On me prenait pour un peintre qui étudiait des points de vue, parce que j'écrivais de temps en temps quelques notes sur un petit livre de dessins que mon ami m'avait laissé. Je n'étais qu'une ame errante qui fuyait ces lieux où j'avais vécu entendre et que j'avais pris pour les plaines du vrai bonheur. Je m'arrêtais vingt fois; je m'assis sur le seuil de la pauvre enfant. Une place sèche sur le seuil extérieur de l'entrée de ma chambre, entre les traces de pluie qui tachaient tout le reste de la terrasse, attestait que la jeune fille s'était assise là pendant l'orage, qu'elle avait passé au dernière heure à se plaindre et à prier, couchée ou agenouillée sur cette pierre. Je rainassai la fleur de grenade et la médaille, et je les couchai dans mon sein.

Les pauvres gens, au milieu de leur désespoir, étaient touchés de me voir pleurer comme eux. Je fis ce que je pus pour les consoler. Il lui parlerait plus de *Cecko*. Le pauvre *Cecko* lui-même, que Beppo était allé chercher, lui le prêtrer à se sacrifier à la paix de la maison et au retour de sa cousine. Tout désespéré qu'il fut, un sourire qu'il était heureux de ce que son nom était prononcé avec tendresse dans le billet, et qu'il trouvait une sorte de consolation dans les adieux même qui faisaient son désespoir.

Je mettai seul après eux et je pris tristement et en hésitant la route qui mène à la grotte du Pausilipe. Je franchis la grotte, j'allai prendre le bord de la mer qui baigne la petite île de Nesida. Procida, qu'on voit blanchir de la comme une oreille de tortue sur le bleu des vagues. Ma tristesse se reporta naturellement sur cette île et je crus ouvrir le lieu que j'y avais passé avec *Graziella*. Une indication m'y guidait. Je me souvins que la jeune fille avait tracé sur le sable presque de son age, file d'un pauvre Sabinet rendant au soleil ses roses, ses mouvemens, ses ariz, ses lames aussi insensible que le sceye. L'antique sceye rendre à cette balayage depuis tant de siècles par le vent de Dieu qui vile ne me parlait plus au cœur. Je fouiais sous mes pieds cette poussière d'hommes dans les rues de ce qui fut une ville avec autant d'indifférence que des amas de cendres et de lave roulées par la mer sur ses bords. Le temps est le même partout qui déborde, comme l'autre mer, de nos débris. Il ne peut pas pleurer sur tous. A chaque homme ses douleurs, à chaque siècle sa pitié; c'est bien assez.

En quittant Pompéia, je m'enfonçai dans les gorges boisées des montagnes de Castellamare et de Sorrente. J'y vécus quelques jours, allant d'un village à l'autre, et me faisant guider par les chevriers aux sites les plus pittoresques de ces montagnes. On me prenait pour un peintre qui étudiait des points de vue, parce que j'écrivais de temps en temps quelques notes sur un petit livre de dessins que mon ami m'avait laissé. Je n'étais qu'une ame errante qui fuyait ces lieux où j'avais vécu entendre et que j'avais pris pour les plaines du vrai bonheur. Je m'arrêtais vingt fois; je m'assis sur le seuil